

humanitas

Vol. IX-X

IMPrensa DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
COIMBRA UNIVERSITY PRESS

FACULDADE DE LETRAS DA UNIVERSIDADE DE COIMBRA
INSTITUTO DE ESTUDOS CLÁSSICOS

HYMANITAS

VOLS. VI E VII DA NOVA SÉRIE
(VOLS. IX E X DA SÉRIE CONTÍNUA)



COIMBRA
MCMLVII-VIII

JUGEMENTS D'HUMANISTES ANGLAIS SUR LE «CICERONIANISME» DE JERÓNIMO OSÓRIO

L'Angleterre est sans aucun doute le pays où Jerónimo Osório compta les adversaires les plus irréductibles et les admirateurs les plus enthousiastes. J'ai déjà réuni une très abondante documentation sur ses démêlés avec les Anglicans, et j'en écrirai peut-être un jour prochain la longue et copieuse histoire. Je me bornerai ici à évoquer quelques-uns des jugements portés par des humanistes anglais sur celui que, pour reprendre les termes de Louis-Ellies Dupin cité par Barbosa Machado, «à bon droit on appelle le Cicéron portugais, car il est un des plus grands imitateurs de Cicéron qu'il y ait eu, soit pour le style, soit pour le choix qu'il fait des sujets, soit pour la manière de les traiter» (1).

L'imitatio, dont la théorie devait être formulée en Angleterre dans *The Education of Children in Learning* de William Kempe (2), fut, plus que partout ailleurs peut-être, le système de formation littéraire généralement adopté dans les écoles et les universités de ce pays au XVI^e siècle, et les lettres, les discours et les traités de Cicéron constituaient l'inépuisable arsenal de noms, d'épithètes, de comparaisons, d'antithèses, de métaphores, de tournures et de figures de toutes sortes dans lequel puisaient à pleines mains les pédagogues anglais d'alors. On comprend donc sans peine qu'Osorio, qui, dans son *De Gloria*, avait si intimement assimilé le rythme du style et la démarche de la

(1) Louis-Ellies Dupin, *Histoire de l'Eglise et des Auteurs ecclésiastiques du XVI^e siècle*, cité par Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, 11, p. 514, au milieu d'un grand nombre de jugements du même genre.

(2) William Kempe, *The Education of Children in Learning, declared by the dignitie, utilitie and method thereof* Londres, 1588, ouvrage très rare dont le British Museum conserve un exemplaire sous la cote C. 27.,h.2. Cf. Don Cameron Allen, *Francis Mere's Treatise «Poetrie»*, Urbana, 1933, pp. 17-19, 91.

pensée de Cicéron, ait pu être considéré là-bas comme le meilleur modèle à pratiquer et à suivre.

Dans une lettre qu'il adressait, le 14 novembre 1553, à Lord Paget en même temps qu'un exemplaire du *De Gloria*, Roger Ascham, secrétaire *pro lingua latina* de la reine d'Angleterre et pédagogue s'il en fut (3), ne tarissait pas d'éloges sur Osório. «Depuis le temps, plus heureux que le nôtre, de Cicéron, affirmait-il, j'estime que personne n'a rien écrit dans un style plus pur et plus savant ni avec plus d'éloquence que ne l'a fait Osório en traitant, avec un art consommé, de ce sujet de la Gloire. Il est en effet si avisé dans le choix des mots, si habile dans l'agencement des idées, si cohérent et si subtil dans les métaphores, si spontané et si heureux dans les antithèses, si soucieux de la clarté des termes, toujours suave sans lasser, toujours grave sans accabler, fluent sans redondance, sonore sans vacarme, abondant sans emphase ; bref, il est si parfait à tous égards qu'on ne peut, à mon sens, ni lui ajouter ni lui retrancher quoi que ce soit. Et je ne vois pas que l'Italie puisse davantage se faire gloire de Bembo et de Sadolet, la France, de Longueil et de Périon, l'Allemagne, d'Erasmus et de Sturm, que le Portugal du seul Osório (4)».

Arrêtons-nous un instant à ce parallèle où nous sommes quelque peu stupéfaits de voir figurer le nom d'Erasmus, dont le style ne primait pas par l'élégance et qui, dans nombre de ses lettres, mais surtout dans son fameux *Ciceronianus* (5), n'avait jamais cessé de contester l'exclusive autorité de Cicéron en matière de latin classique et de railer le purisme servile dont se faisaient gloire la «secte des Ciceroniens» de stricte observance (6), tels que, précisément, Bembo et Sadolet, Longueil et Périon et même, à tout prendre, Johann Sturm. Roger Ascham s'aperçut peut-être de l'incongruité de ce rapprochement, et c'est sans doute la raison pour laquelle il supprima le nom d'Erasmus, et, par désir de symétrie, ceux de Bembo et de Périon, dans l'éloge exprimé en

(3) Cf. Léon Bourdon, *Jerónimo Osório et Roger Ascham (1553-1568)*, article à paraître dans la *Revista da Faculdade de Letras* de Lisbonne.

(4) Roger Ascham à Lord Paget, Londres, 14 novembre 1553, in *The whole Works of Roger Ascham*, éd. Giles, Londres, 1862, II, p. 391.

(5) Sur ce traité d'Erasmus, *Dialogus cui titulus Ciceronianus sive de optimo genere dicendi*, cf. Izora Scott, *Controversies over the Imitation of Cicero*, New York, 1910, pp. 24-41.

(6) Cf. J. Lévesque de Burigny, *Sur la Querelle qui s'éleva dans le XVI^e siècle au sujet de l'estime qui était due à Cicéron*, Paris, 1756.

termes à peu près identiques par ses deux lettres du 7 avril 1555 annonçant à Sir William Petre et au cardinal Reginald Pole l'envoi d'un exemplaire du *De Nobilitate* d'Osório (7).

Car l'élimination du nom d'Erasmus ne voulait aucunement dire que, dans la pensée de Roger Ascham, Osório était de ceux, critiqués par Erasmus, qui donnaient moins de soin à l'élaboration d'une importante et sérieuse matière qu'au polissage et au figolage de leurs phrases. Ascham ajoutait en effet aussitôt dans l'une et l'autre de ces lettres du 7 avril 1555: «Ce fleuve d'éloquence est d'autant plus salutaire qu'il ne submerge pas ses rives pour exprimer des niaiseries et des futilités de vieille femme ou pour défendre des opinions contradictoires, mais qu'il s'épanche et roule paisiblement pour proclamer la véritable gloire du Christ et la certitude de l'immortalité de l'âme.» Et après l'avoir loué de la façon dont il avait réfuté Machiavel, il affirmait voir en lui un auteur à la fois de grande éloquence et de grande sagesse, à la fois un grave philosophe et un disert orateur. Ne reconnaissait-il pas tous ces dons lorsque, dans une lettre du 4 mai 1561, il l'exhortait à traduire en latin «les harangues polémiques de Démosthène et d'Eschine» parce que, d'après les passages de Platon traduits dans le *De Gloria*, il sentait qu'Osório était le seul à pouvoir s'acquitter d'une telle tâche (8) ?

Cette idée ne devait pas abandonner Ascham qui, peu avant sa mort, écrivait en 1568 dans son *Scholmaster*: «Si Osorio voulait bien consacrer toute son étude à traduire Démosthène en un latin d'un style aussi rigoureux, aussi ferme et aussi sobre que celui de l'original grec, il deviendrait, je pense, un si exact et si pur écrivain qu'on en trouverait bien peu, sinon même aucun, qui le vaille depuis le temps de Cicéron (9).» On notera néanmoins la restriction qu'implique l'emploi de ce conditionnel. Ascham comptait encore son «ami» Osório parmi les «parfaits maîtres d'éloquence» (10). Mais il estimait pourtant qu'il n'était pas encore un «exact et pur écrivain» et qu'il

(7) Roger Ascham au cardinal Pole, Londres, 7 avril 1555, in *Whole Works*, II, pp. 440-442. La lettre à Sir William Petre, *ibid.*, pp. 436-439, n'est pas datée; mais, rédigée à peu près dans les mêmes termes, elle doit être du même jour.

(8) Roger Ascham à Osório, Londres, 4 mai 1561, in *Hieronimi Osorii Opera omnia*, Rome, 1592, I, col. 1143-1144.

(9) R. Ascham, *The Scholmaster*, in *Whole Works*, IV, pp. 204-207.

(10) *Ibid.*, p. 185.

avait besoin de perfectionner sa technique. Pour devenir l'excellent écrivain latin que tous les lettrés attendaient de lui, il devait s'appliquer à traduire Démosthène et autres orateurs attiques. Mais en cela, continuait Ascham, il se conformerait à l'exemple de Cicéron lui-même qui s'était astreint à traduire les deux discours de Démosthène et d'Eschine *Sur la Couronne* et qui, faisant allusion à son retour de Rhodes ou il avait écouté les leçons de Molon, avait pu dire: «Je rentrai chez moi presque métamorphosé, car mon style avait comme fini de bouillonner.»

Le «bouillonnement» du style d'Osório s'était surtout manifesté à l'occasion de sa controverse avec les Anglicans (11), d'abord dans son *Epître à la reine Elisabeth* (1562), puis dans sa réplique à Walter Haddon (1567), et encore dans son *De Justitia* (1564) où il s'en prenait aux doctrines luthériennes sur la justification. Certes, Haddon reconnaissait en lui un «grand architecte de mots et de phrases» et il rendait hommage à l'«éclat» et à la «pompe» de son verbe, tandis que John Fox, qui avait poursuivi la querelle après la mort de Haddon, se défendait de le considérer comme «le plus maladroit» des écrivains. Mais le premier critiquait sa tendance à développer des lieux communs et à insister sur des vérités évidentes (12) et le second lui reprochait la «verbosité» et la «prolixité» auxquelles l'entraînait trop souvent son «extraordinaire facilité» (13). Ni l'un ni l'autre n'allaient jusqu'à le traiter, comme l'avait fait Thomas Croke, de «braillard de place publique (14)». Us mettaient néanmoins le doigt sur ce qu'il pouvait y avoir d'exagéré rhétorique dans le «cicéronianisme» d'Osório.

La génération qui suivit celle de Roger Ascham, de Walter Haddon et de John Fox fut plus sévère encore. Il est vrai que, dans l'ensemble, elle réagissait contre les abus commis par les pédagogues de la période antérieure en matière d'imitation de Cicéron.

(11) Cf. L. V. Ryan, *The Haddon-Osorio Controversy* (1563-1583), in *Church History*, XXII (1953), pp. 142-154, et L. Bourdon, *Autour de la Controverse Jeronimo Osorio-Walter Haddon*, in *Arquivo de Bibliografia portuguesa*, III (1957) pp. 16-42.

(12) G. Haddonus *Hieronimo Osorio Lusitano*, in *Haddoni Lucubrationes*, Londres, 1570, pp. 211, 212.

(13) W. Haddon et John Fox, *Contra Hieronimum Osorium*, Londres, 1577, ép. déd. de John Fox à Dom Sebastião, f. Aij.

(14) Thomas Croke à John Fox, Waldingfield, 15 septembre 1575, *British Museum, Harleian ms.* 417, f. 127.

Gabriel Harvey, *praelector* de rhétorique à Cambridge de 1574 à 1577 (15), s'en est expliqué dans son *Ciceronianus* qui n'est autre chose que la leçon d'ouverture d'un de ses cours semestriels (16). Il avait été, explique-t-il dans sa lettre-préface à William Lewin (17), naguère encore un pur «cicéronien». Tout comme ses prédécesseurs, il avait apprécié les écrivains, non pas pour leur substance, mais uniquement pour leur style, et c'est pourquoi il avait dédaigné Erasme, Thomas More et Guillaume Budé. Mais par la suite, il eut l'occasion de lire le *De imitatione ciceroniana* de Johannes Zsambok(18) et surtout le *Ciceronianus* de Pierre de la Ramée (19), et ces lectures lui ont ouvert les yeux. Pierre de la Ramée l'a guéri du fanatisme du culte cicéronien (20) et grâce à lui il découvre désormais des mérites chez César, Salluste, Tite-Live, Yarron, Pline et Columelle. Certes, il continue à placer Cicéron au tout premier rang et il invite ses élèves à s'imprégner de son style. Mais, tout comme Pierre de la Ramée, il en condamne l'imitation purement extérieure et il exige que la beauté de la forme repose sur la solidité du fond. «L'imitateur de Cicéron, avait dit Pierre de la Ramée, doit considérer beaucoup plus les racines que les fruits de son éloquence. Ne nous attachons pas à ses verrues ou à ses hochets, mais à tout son corps, ou plutôt à son âme et à sa vie tout entières (21).» «Ce que l'on doit apprendre de Cicéron, proclamait de son côté Gabriel Harvey, ce n'est pas seulement la rhétorique, mais c'est encore la dialectique. Il faut savoir non seulement comment il s'exprime, mais pourquoi il s'exprime comme il le fait.»

L'idée se frayait du reste un chemin en Angleterre. Ralph Lever, dans son *Arte of Reason*, venait de s'élever contre les «Cicéroniens au langage sucré qui se préoccupent davantage de discourir avec élégance que de savoir les choses de bonne doctrine, qui souvent parlent beau-

(15) Voir la biographie de Gabriel Harvey (1545-1630) par G. C. Moore Smith en tête des *Gabriel Harvey's Marginalia*, Stratford-upon-Avon, 1913, pp. 4 sqq..

(16) G. Harvey, *Ciceronianus, vel oratio post reditum habita Cantabrigiae ad suos auditores*, Londres, 1577. Je cite d'après la réédition de Harold S. Wilson et Clarence A. Fortes, University of Nebraska, 1945.

(17) G. Harvey à William Lewin, Pembroke Hall (Cambridge), 4 janvier 1577, in *Ciceronianus*, pp. 36-38.

(18) Johannes Sambucus, *De Imitatione Ciceroniana dialogi tres*, Paris, 1561.

(19) Petrus Ramus, *Ciceronianus*, que je cite d'après l'édition de Bale, 1573.

(20) *Ibid.*, p. 18.

(21) *Ibid.*, pp. 4-5.

coup sur de maigres propos, et, en exigeant nombre de mots choisis et de phrases recherchées, entravent les bonnes études par leur indiscret bavardage» (22). Et Philip Sidney devait bientôt rappeler à son frère Robert qu'il était possible de parler et d'écrire un latin «non barbare» sans tomber dans le «cicéronianisme», «abus capital» de ceux qui, *dum verba sectantur, res ipsas negligunt* (23).

Or, les humanistes anglais commençaient à accuser Osório de «négliger les choses pour les mots». Il ne pouvait guère en être autrement, et pour des motifs où la passion religieuse tenait à coup sûr une large place, car les partisans de la réforme anglicane répugnaient évidemment à admettre qu'Osorio eût raison contre eux. Déjà en 1564 Thomas Smith avait écrit que, dans son Epître à la Reine, Osorio montrait *eloquentiae satis, theologiae nihil* (24). John Fox révélait que, si Elisabeth n'avait pas répugné à la lire avec attention, elle n'y avait découvert «aucune matière digne de crédit et qui présentât le moindre rapport avec la vérité» (25). Gabriel Harvey décelait à son tour chez Osorio, tout comme chez Bembo, Sadolet, Longueil et Sturm, *plus latinae phrasis quam romani spiritus* (26). Et s'il reconnaissait qu'il avait, en de très nombreux endroits, triomphé de son «émule, adversaire et censeur» Haddon, il précisait que c'était uniquement au point de vue du style, car, pour le reste, il demeurait «médiocre philosophe» (27).

Même — soit dit en passant — victorieuse, une comparaison avec Haddon au point de vue de la forme n'impliquait d'ailleurs nullement qu'Osorio fût à cet égard un excellent cicéronien, parce que, selon Harvey, Haddon ne l'était pas non plus. A Thomas Hatcher qui s'était plaint de ne voir aucune allusion à Haddon dans le *Ciceronianus* (28), Harvey avait répondu qu'il pensait de lui beaucoup de bien,

(22) Ralph Lever, *The Arte of Reason, rightly termed Witcraft, teaching a perfect Way to argue and dispute*, Londres, 1573, f. ** jv.

(23) Philip Sidney à Robert Sidney, Leicester House, 18 octobre 1580, in *Correspondance of Sir Ph. Sidney and Hubert Lauguet*, éd. Steuart A. Pears, Londres, 1845, p. 201.

(24) Thomas Smith à William Cecil, Paris, 8 décembre 1563, Public Record Office, *S. P. 70/66 n.º 1270*, publi. L. Bourdon, *Autour de la Controverse*.

(25) W. Haddon et John Fox, *Contra Hieronimum Osorium*, f. 395 v.

(26) *Gabriel Harvey's Marginalia*, p. 119.

(27) Gabriel Harvey à Thomas Hatcher, 30 novembre 1577, *ibid.*, p. 219.

(28) Thomas Hatcher à Gabriel Harvey, 23 novembre 1577, *ibid.*, pp. 216-217.

mais qu'il le mettait néanmoins assez loin derrière Thomas Smith (29) et John Cheke (30), par exemple. «Peut-être, ajoutait-il, ses amis auraient-ils pu le qualifier à *Hortensien*, ou encore d'*antonien*; mais il ne mérita pas d'être considéré par tout le monde comme *cicéronien*(31.)» Et l'une des raisons en était que le *semilitteratus* Haddon ignorait le grec et que, selon un mot décoché naguère par Ascham à son endroit, «il ne volait que d'une aile» (32). Ce qui était aussi le cas d'Osório: *Graece nihil sciebat*, affirmait Gabriel Harvey (33).

Que l'on n'imagine pourtant pas que Harvey tenait Osorio en piètre estime. Il est vrai qu'il l'exclut du cercle des *animosa et magnifica ingenia* où il admet, entre autres, et un peu pêle-mêle, Valla, Luther, Thomas Smith, Pierre de la Ramée, Corneille Agrippa, Thomas More, Paracelse, Rabelais, Machiavel et Guillaume du Bartas (34). Il est également vrai qu'au *Prince* — c'est-à-dire au *De Regis Institutione* — d'Osorio, il préfère les *Princes* de Machiavel et de Raffaello Maffei. Mais il préfère aussi ces derniers à ceux d'Erasme, de Francesco Patrizzi, de Thomas Elyott, de Conrad Heresbach et de Johann Sturm, et ce choix, formulé à une époque où l'Angleterre était en guerre avec l'Espagne, provient de ce que le Prince tel que le conçoivent Machiavel et Maffei est *magis bellator quam legumlator*, tandis que celui d'Osorio et des autres est *potius legumlator quam bellator* (35). Mais, vers le même moment, dans une lettre à Arthur Capel, Gabriel Harvey cite Osório avec Ascham, Sturm, Pierre de la Ramée et Bartholomew Clerke, traducteur du *Cortegiano* de Castiglione en latin, au nombre des auteurs

(29) Sur Thomas Smith(1513-1577), quiavaitété un protecteur deHarvey, et d'ailleurs un grand ami deWalterHaddon, cf. John Strype, *Life of SirThomas Smith*, Oxford, 1820.

(30) John Cheke avait collaboré avec Walter Haddon à la traduction latine de la *Reformatio Legum ecclesiasticarum*, Londres, 1571.

(31) *G. Harvey's Marginalia*, pp. 218-219.

(32) *Ibid.*, p. 111. Harvey nous apprendainsi que Walter Haddon estle *cock with one wing* dont parle, sans le nommer, Roger Ascham dans le *Scholemaster*.

(33) *Ibid.*, p. 219.

(34) *Ibid.*, p. 119.

(35) *Ibid.*, pp. 149, 183. Ces annotations figurent en marge d'un exemplaire de *Υ' Οικονομία seu dispositio regularum utriusque juris*, Cologne, 1570, et de Joachim Hopper, *In veram jurisprudentiam Isagoge*, Cologne, 1580. Elles sont donc postérieures àcette dernière date. L'atmosphère belliqueuse dans laquelle vivait alors Harvey est parfaitement évoquée par cette autrenotequi suit immédiatement: *In pace, ad leges, ad leges; in bello, ad arma, ad arma*.

qui devaient être familiers à tout honnête homme soucieux de parler et d'écrire avec éloquence et avec esprit (36). Et lui-même lisait Osório. A John Young, *master* de Pembroke Hall (Cambridge), auprès de qui il se plaignait longuement du refus des *fellows* de ce Collège à lui accorder le grade de maître es arts à cause de ses opinions trop avancées, il s'était déclaré prêt à tenir sous clef dans son cabinet Melanchthon et Pierre de la Ramée, dont les idées étaient trop compromettantes, et à s'afficher au contraire à la chapelle avec Omphalius et Osório sous le bras pour bien montrer qu'il n'avait nullement l'intention de partager les hérésies d'Arius ou de Pélage (37). Simple boutade d'enfant terrible, dira-t-on ? On le croira plus volontiers pourtant lorsque, au début du *Ciceronianus*, il déclare qu'il avait profité de ses vacances pour relire non seulement des Anciens comme Cicéron, César, Salluste, Virgile, Horace, Ovide, mais encore des Modernes comme Sturm, Aide Manuce, Carlo Sigonio, Buchanan et Osorio, «flambeaux de ce temps, ornements des temps à venir, tous affinés à l'école d'éloquence» de Cicéron, et qui tous le charmaient à bien des égards (38). Il avait, en compagnie de Cicéron, passé plus d'heures, de jours, de semaines, de mois, qu'avec tous les autres réunis. Mais il lui était arrivé plus d'une fois d'abandonner son *De Amicitia* pour prendre en main le *De Gloria* d'Osório (39).

L'épreuve, hélas ! n'avait pas tourné à l'avantage d'Osório. «Si j'ai agi de la sorte, explique Harvey, ce n'est pas parce que je mésestimais Cicéron et que j'estimais Osório : c'était pour mieux distinguer la redondance d'Osório de l'abondance de Cicéron. Leur discours à tous deux est fluent. Mais chez l'un, il glisse sans aucun tourbillon, comme une rivière limpide et calme, et chez l'autre, il déborde souvent hors de ses berges comme un torrent qui se gonfle et arrache tout sur son passage. J'estime Osorio la plupart du temps, je le loue en un grand nombre d'endroits, et en certains je l'admire vraiment. Mais lorsque je le compare à notre Cicéron, je ne puis faire que je ne m'écrie, comme ce héros de *Y Enéide* : 'Malheureux enfant ! tu n'es pas de taille

(36) Gabriel Harvey à Arthur Capel, publ. Edward John Long Scott, *Letter-book of Gabriel Harvey, A. D. 1573-1580*, Londres, 1884, pp. 167-168. Cette lettre, non datée, est postérieure à la publication du *Myrroure for Magistrates* de Thomas Marsh, Londres, 1578, dont parle également Harvey.

(37) G. Harvey à John Young, Pembroke Hall, 21 mars 1573, *ibid.*, p. 11.

(38) Harvey, *Ciceronianus*, p. 44.

(39) *Ibid.*, p. 56.

à te mesurer avec Achille (40)! ' J'ajouterais même, ce à quoi je n'avais encore aucunement pensé, qu'Osório ressemble beaucoup plus à Porcius Latron qu'à Cicéron (41)».

Ce jugement de Harvey est extrêmement caractéristique de l'évolution de la critique osorienne en Angleterre. Qu'on se rappelle les éloges de Roger Ascham em 1555: «Ce fleuve d'éloquence est d'autant plus salutaire qu'il ne submerge pas ses rives...» Vingt ans plus tard

— ou mieux, une génération plus tard — Gabriel Harvey voyait au contraire en lui «un torrent qui déborde souvent hors de ses berges et arrache tout sur son passage...»

Même opinion chez William Lewin, à qui Harvey avait dédié son *Ciceronianus* et qui exprime sa façon de penser dans une pièce liminaire de cet ouvrage. Sur les principes, il n'était pas tout à fait d'accord avec Harvey, son cadet d'environ dix ans, et, à l'exemple de Roger Ascham, il préférait la grande route que lui indiquait Johann Sturm plutôt que celle de Pierre de la Ramée. Mais, dans le cas particulier d'Osório, il approuvait entièrement Harvey. «Je suis, dit-il, absolument de son avis lorsqu'il entend que ceux qui se consacrent à l'étude de l'éloquence doivent passer devant le sentier osorien sans s'y engager parce qu'il divague au-delà de ses limites et qu'il ne se laisse pas contenir dans des barrières bien définies. Il m'a toujours semblé que l'éloquence de cet illustre Portugais était un peu plus redondante et débordante qu'il ne convient (42).»

Mais la critique de William Lewin allait encore plus avant que celle de Harvey. «Je loue, continue-t-il, l'élégance de ses mots et la beauté de ses phrases. Par contre, la cohérence de ses arguments et l'enchaînement de ses idées me laissent beaucoup à désirer. Dans tout ce qu'il écrit, je distingue la carnation, blanche et rose, de la peau; mais c'est à fleur d'épiderme, et je cherche en vain les os, les nerfs, l'âme. Il faut, à mon avis, que le corps du discours soit semblable au corps humain et qu'il possède certains membres plus longs et d'autres plus courts. Si quelqu'un avait les pieds aussi grands que les jambes et les doigts aussi grands que les bras, il présenterait un aspect non seu-

(40) *Enéide*, I, 475: *Infelix puer atque impar congressus Achilli.*

(41) *Ibid.*, p. 56. Porcius Latron était un célèbre professeur de rhétorique qui, nous dit Quintilien, x, 18, s'était fait un grand nom entre les murs et sous le toit de son école, mais qui était incapable d'affronter le soleil du forum.

(42) *Ibid.*, pp. 38-40.

lement difforme, mais encore monstrueux. Il me semble que l'on doit porter un jugement analogue au sujet du corps du discours, car les phrases sont, selon leur nature, plus ou moins courtes ou plus ou moins longues. Or, dans les écrits d'Osorio, la plupart, pour ne pas dire toutes, tendent vers l'allongement à l'exemple des jambes et des bras; de telle sorte qu'on peut à peine distinguer les pieds qui supportent les unes et les doigts qui terminent les autres (43).»

Moins original, mais non moins caractéristique, est ce passage de *Y Advancement of Learning* de Francis Bacon où se ressent à plein l'influence de Gabriel Harvey dont il avait été l'élève à Cambridge. Bacon, analysant le développement du goût pour l'éloquence qu'avaient manifesté les générations antérieures, déclare: «On en vint rapidement à un excès, car on se mit à courir davantage après les mots qu'après les choses, davantage après l'ornement de la phrase, la proportion et l'élégance de la période, la douceur de la chute des clausules finales, la variété et l'éclat des métaphores et des figures, qu'après le poids de la matière, l'importance du sujet, la solidité de l'argumentation, la vigueur de l'invention, la profondeur du jugement... C'est alors que Sturm dépensa tant d'infinis et vigilants efforts à propos de Cicéron l'orateur et d'Hermogène le rhéteur. C'est alors que, par leurs leçons et leurs écrits, Carr et Ascham en arrivèrent presque à déifier Cicéron et Démosthène et à séduire tous les jeunes hommes studieux par ce genre délicat et distingué de savoir... C'est alors que l'on attacha de plus en plus de prix aux flots sans saveur de l'éloquence d'Osorio, l'évêque portugais (44).»

En dépit de toutes ces réserves, Osório continuait d'être fort apprécié des lecteurs anglais. William Lewin le reconnaît volontiers: «Je sais bien, avoue-t-il, qu'il en est parmi nous qui l'admirent et le considèrent avec respect (45).» Et Gabriel Harvey lui-même nous en donne la preuve. S'adressant, dans une des deux leçons qu'il publia sous le

(43) *Ibid.*, p. 40.

(44) Francis Bacon, *Proficiency and Advancement of Learning*, in *Works of F. Bacon*, éd. James Spedding, Londres, 1876, III, pp. 283-284; cf. *De Dignitate et Augmentis Scientiarum*, *ibid.*, I, p. 451. Johann Sturm a publié des éditions de plusieurs ouvrages de Cicéron et des traductions de Hermogène de Tarse. Nicholas Carr, professeur à Cambridge de 1547 à 1562, publia en 1571 *Demosthenis graecorum oratorum Principis Olynthiacae orationes tres et Philippicae quatuor, e greco in latinum conversae*.

(45) Harvey, *Ciceronianus*, p. 40.

titre de *Rhetor*, à ceux qu'il appelle, non pas ses «auditeurs», mais ses «spectateurs», il s'écrie sur le ton provoquant qui lui était familier: «Je me rends compte de la vive impatience avec laquelle certains souhaiteraient entendre Cicéron, d'autres César, d'autres encore Tite-Live, quelques-uns Sénèque, et même — que les dieux me pardonnent! — Longueil et Osório, alors qu'ils perdent une grande heure à prêter leurs mignonnes et délicates petites oreilles à ma si froide éloquence. Je leur conseille, je les supplie de s'en retourner à leurs amours et à leurs délices, et d'envoyer promener les rugueux orateurs que nous sommes (46).»

Il y a évidemment beaucoup de dépit dans ces paroles d'un professeur qui sent que son auditoire ne l'écoute pas, et Gabriel Harvey manifeste beaucoup de jalousie à l'égard du succès que remportaient Osório et Longueil auprès des étudiants de Cambridge. Aussi lui arrive-t-il de lancer contre eux des pointes assez méchantes. «Nous ne pouvons pas tous être des Longueils et des Osórios,» s'écrie-t-il un peu plus loin comme pour s'excuser. Mais il ajoute: «Plus d'un d'entre nous n'ont d'ailleurs aucune envie de l'être.» Et un peu plus loin encore, il promet à ceux de ses élèves qui voudraient bien suivre ses conseils, qu'il fera vite d'eux des Hortensius, des Césars, des Cicérons, des Démosthènes, et non pas seulement des Bembos, des Sadolets, des Sturms, des Osórios (47).

Condamnation sans appel d'Osório et des humanistes des générations antérieures? En aucune façon, et la révision de ce verdict trop sévère est prononcée par Harvey en personne. S'il est bien évident que la palme doit être accordée aux écrivains de l'Antiquité, certains auteurs modernes — et parmi eux précisément Osório — ne sont pas sans hauts mérites à ses yeux. «Descendons, dit-il, jusqu'à l'époque qui précède immédiatement la nôtre. Considérons même notre temps et relions cet âge d'argent à l'âge d'or, car ceux qui les séparent ne furent que des âges de plomb et de fer. Voici Valla, Pontano, Bembo, Sadolet, Longueil, Ricci, Manuce, Nizzoli, Sturm, Muret, Buchanan, Osório. Leurs noms hantent vos lèvres, leurs ouvrages ne quittent pas vos mains, je les cite moi-même souvent pour leur témoigner le respect que je leur porte. Ils sont de la race très féconde des écri-

(46) Harvey, *Rhetor*, Londres, 1577, f. Ai.

(47) *Ibid.*, ff. Ai, Dij.

vains latins. A mon jugement comme à celui de tous ceux que j'ai pu entendre, ils n'ont pas de peine à occuper les premiers rangs et, si elle n'est pas trop ingrate, la postérité ne taira jamais leurs très justes louanges (48).»

Pour savoir si la postérité s'est montrée ou non ingrate à l'égard d'Osório, il faudrait se livrer à de plus vastes dépouillements que je n'ai eu le loisir d'en entreprendre. Les catholiques anglais ont peut-être continué à lire la traduction de son Epître à la reine Elisabeth par Richard Shacklock (49), et celle de sa réplique à Walter Haddon par John Fen (50); mais c'était pour les motifs religieux que l'on devine. La traduction du *De Nobilitate* par William Blandie (51) eut un succès plus probant. Mais, comme partout ailleurs, le souvenir d'Osório s'attacha bientôt presque exclusivement à son *De Rebus Emmanuelis*, dont John Gibbs donna une traduction en 1752(52). Je soulignerai toutefois en conclusion que l'essai le plus pénétrant qui ait encore été jamais écrit sur *The Humanist Jeronymo de Osorio* (53) est dû à la plume de l'un des plus éminents maîtres des études lusitaniennes, Aubrey F. G. Bell, un Anglais.

Sorbonne.

Léon BOURDON

(48) *Ibid.*, f. Dij.

(49) Anvers, 1565.

(50) Louvain, 1568.

(51) *The Five Bookes of H. Osorius contayninge a discourse of Civill and Christian Nobilitie, translated out of latine into englishe by W. Blandil*, Londres, 1576.

(52) *The History of the Portuguese during the reign of Emmanuel, translated into english by J. Gibbs*, 2 vol. Londres, 1752.

(53) Aubrey F. G. Bell, *The Humanist Jeronymo de Osorio*, in *Revue Hispanique*, LXXIII, (1928), pp. 525-556, traduit par Antonio Alvaro Doria sous le titre de *O Humanista Dom Jerónimo Osório*, Coimbra, 1934.